

The limited insight of both bourgeois reformers and labor leaders into the leisure preferences of unorganized workers is effectively highlighted. Less sharply defined, however, are governmental policies and how and why these changed over time. Perhaps the relative neglect of the interaction between interests of state and the leisure options of individual workers is understandable in a work intended to present history from below and to emphasize the choices of ordinary people, but the subject is important enough to deserve more attention than Abrams gives it. If we are to fully understand popular resistance to elite dictates, we need to be aware of the changing determinants of those dictates and to recognize successes as well as failures on the part of those who struggled to reshape working-class lifestyles.

Elaine Glovka Spencer
Northern Illinois University

Félix Albert — *Immigrant Odyssey. A French-Canadian Habitant in New England*. Orono : University of Maine Press, 1991, 178 p.

Immigrant Odyssey est l'autobiographie de Félix Albert, un Canadien français qui émigra à Lowell, au Massachusetts, en 1881. Analphabète, Félix dicta l'histoire de sa vie à un lettré, peut-être un membre du clergé. Bien que l'histoire de la vie de Félix soit racontée à la première personne, il est impossible d'estimer la part du scribe dans l'élaboration du récit. C'est à l'historienne Frances H. Early, spécialiste des Franco-Américains de Lowell, que nous devons cette édition bilingue du texte d'Albert, originalement intitulé *Histoire d'un enfant pauvre* (1909). Dans une introduction d'une vingtaine de pages, Early met en contexte les données essentielles de la vie de Félix. Arthur L. Eno fils, avocat et érudit lowellois, a fait une traduction anglaise convenable, bien que se soient glissées çà et là des erreurs et qu'il ne rende pas toujours la saveur du texte français.

Félix Albert naquit à l'Isle-Verte en 1843 dans une famille de cultivateurs-bûcherons qui avait peine à joindre les deux bouts. À l'âge de quatorze ans, Félix déménagea avec ses parents et un frère aîné à Saint-Éloi, une paroisse de colonisation située à quelque dix kilomètres de l'Isle-Verte. Les Albert, on s'en doute bien, y connurent une vie difficile, mais avec l'aide de leurs enfants, ils purent éviter plusieurs fois la faillite. En 1866, Félix se maria et établit sa propre maisonnée. Grâce à son éthique du travail et à sa sagacité, il prospéra. Ses récoltes étaient bonnes, son cheptel grossissait et la jeune famille faisait des économies. Pendant la décennie de 1870, Félix devint producteur laitier et engagea même des journaliers. C'est alors qu'une série de déboires, gelée hâtive, prix agricoles à la baisse, sécheresse, l'incitèrent à passer l'hiver dans les chantiers de Caribou, dans le nord du Maine, où son épouse avait un cousin. Toujours entreprenant, Félix apporta avec lui des articles de maison pour vendre sur son chemin. De retour à Saint-Éloi avec l'argent en poche, il vit cette fois son blé ravagé par la rouille. C'en était trop. Comme beaucoup d'autres familles avant et après eux, les Albert, qui étaient au nombre de onze, décidèrent de tenter leur chance en Nouvelle-Angleterre et choisirent comme destination Lowell, un centre textile qui comptait déjà 11 000 Canadiens français.

Bien qu'il n'ait connu personne à Lowell, Félix se mit tout de suite à l'œuvre et il plaça plusieurs de ses enfants dans les manufactures. Comme beaucoup d'hommes de son âge, il éprouva d'abord des difficultés à trouver un emploi, mais il travailla bientôt à la coupe du bois et dans la construction. Comme il l'avait fait au Québec, Félix montrait de l'esprit d'entreprise. Ayant acquis à prix d'aubaine une terre à bois, un vieux cheval et une voiture brisée, il se fit commerçant de bois et put ainsi payer ses dettes à Saint-Éloi. À partir de cette modeste base, Félix diversifia ses affaires. Toutefois, il visait toujours la même clientèle : les migrants canadiens-français venus s'installer à Lowell. Il bâtit des immeubles à logement et il ouvrit une épicerie ainsi qu'un magasin de meubles en plus de devenir entrepreneur de pompes funèbres. « L'habitant », comme on le surnommait, allait tous les jours à la gare y attendre ses clients potentiels. Le succès semblait assuré et les Albert prirent la décision de demeurer aux États-Unis. Mais leur prospérité fut de courte durée. Félix faisait crédit à ses clients en même temps qu'il empruntait lui-même des sommes substantielles. Ses débiteurs n'étaient pas pressés de le rembourser et, graduellement, il dut liquider la plupart de ses avoirs. En 1894, on vendit ses biens à l'encan. Il acheta alors une ferme non loin de Lowell et y passa le reste de sa vie, cultivant la terre et vendant du bois. L'un après l'autre, ses enfants quittèrent le logis familial, parfois en brouille avec leur père. Pendant ces années difficiles, Félix chercha le réconfort de la religion. Une de ses dernières entreprises fut la publication et la vente d'*Histoire d'un enfant pauvre* en 1909. Agé de plus de soixante ans, « l'habitant » sentait le besoin de raconter sa vie, pour se justifier sans doute, et il espérait quelque profit de la vente de son livre.

Immigrant Odyssey est une fenêtre ouverte sur le monde rural québécois du siècle dernier. On y entrevoit les conditions dans ces zones agro-forestières où la misère frappait souvent à la porte et où la température était à la fois la grande alliée et la grande ennemie du cultivateur. En parcourant le récit de Félix Albert, on peut aussi se faire une idée des solidarités qui se tissaient entre parents et enfants, entre frères et sœurs, entre cousins et entre voisins. Quand il prenait une décision, Félix tenait autant compte du bien-être de ses parents que de celui de son épouse et de ses propres enfants. À plusieurs reprises, il se plia bon gré mal gré à la volonté de son père, à qui il vouait un grand respect. En cas de mauvais coup, Félix pouvait compter sur sa parenté ou sur celle de Desneiges, sa femme. Mais la sociabilité n'était pas limitée à la parenté. Les voisins et les coparoissiens faisaient également partie du réseau de Félix. On érigait des bâtiments en commun, on troquait beaucoup et on passait des nuits blanches à jaser quand on était quelque temps sans se voir. En fait, voisins et amis sont beaucoup plus présents que son épouse dans l'autobiographie de Félix, ce qui est fort révélateur de la place des femmes dans cette société rurale. Quand Félix décida de se marier pour des considérations tout à fait pratiques, il examina les candidates presque de la même façon que lorsqu'il achetait des chevaux. Mais si le discours de Félix passe sa femme sous silence, plusieurs indices laissent croire qu'elle jouait un rôle central dans la vie de son mari et qu'elle participait aux décisions importantes.

Le récit de Félix Albert n'est guère révélateur de la vie quotidienne dans les « Petits Canadas » de la Nouvelle-Angleterre, mais il nous renseigne sur l'ascension et les tribulations des petits entrepreneurs immigrants, qui se servaient de leur expérience prémigratoire pour tenter de faire vivre confortablement leur famille et de monter dans l'échelle sociale. Très près des paysans-ouvriers qui formaient leur clientèle, ils leur faisaient crédit généreusement pour des raisons à la fois commerciales et socioculturelles.

Il faut donc lire l'histoire de Félix Albert, de préférence en version française, pour prendre conscience une fois de plus de la complexité du monde rural québécois du siècle dernier, et pour se rendre compte que dans ce domaine, le travail des historiens commence à peine.

Yves Frenette
Collège Glendon, Université York

Kay J. Anderson — *Vancouver's Chinatown. Racial Discourse in Canada, 1875-1980*. Montreal and Kingston: McGill-Queen's University Press, 1991. Pp. x, 323.

In general, the immigration and settlement of Chinese people in North America since the mid-19th century has stimulated two different kinds of historical inquiry. Some scholars seek to understand the experience of the Chinese themselves and to address issues in their life, work and community. Others focus sharply on the Chinese encounter with racism; they pay attention primarily to the perspectives of the non-Chinese and discuss how and why they treated, or mistreated, the Chinese the way they did. This study of the Vancouver Chinatown by Kay Anderson is a most recent addition to the Canadian literature in the latter category.

Anderson argues that the place known as "Chinatown" was in fact a cultural construct that belonged to the Eurocentric Canadians. It was a result of racial thinking that drew on the ideas of "China" and the "Chinese" in centuries of European thought and the "scientific" discussion of "race" in the contemporary western world. It was essentially a way of cultural management by which the majority marginalized the Chinese and referred to them perpetually as "outsiders" in the Canadian society. Whatever the Chinese immigrants and their descendants thought of themselves is not important, according to Anderson, for they were the subject of a cultural hegemony and their presence was defined, and prescribed, by people other than themselves.

To delineate the process of racialization, the author carefully weaves together two analytical issues. The focus on a single Canadian "Chinatown" enables her to locate the racial discourse within a historical context. The discussion of the cultural trajectory of Vancouver's "Chinatown" in western minds — as a "Celestial cesspool" and a "Vice-town" in the late 19th and early 20th centuries, as the "Little Orient" in the 1930s, as a "slum" in the 1950s and 1960s, and as an "ethnic neighbourhood" since the early 1970s — is therefore very concrete and clear.

Anderson further attributes primary importance to the Canadian state in the articulation of the racial ideology. Just as Ottawa created and maintained a separate category for the Chinese in its immigration policy from 1885 to 1947, Victoria was no less vigilant in denying this group of residents political rights and economic opportunities. By comparison, the most active agent in neighbourhood definition seems to be the Vancouver city government, no matter its actions were aroused by sanitary concern, moral indignation, or perhaps the desire to celebrate the cultural uniqueness of the Chinatown area.

This study furnishes a valuable perspective on racism as a historical process unfolding in a western society (Figure 1). The introductory chapter is particularly